

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Vengeance

Jean-Félix Milan

---

#### Sorties

Number 94, Summer 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2972ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Milan, J. (2008). Vengeance. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (94), 83-89.



Vengeance  
**Jean-Félix Milan**

**S**TÉPHANIE décrocha le combiné. Il était une heure et demie du matin et la fatigue avait eu raison d'elle depuis déjà bien longtemps.

« Allô ? »

Pas de réponse. Mais elle entendait le souffle haletant de son interlocuteur, comme si ce dernier venait de courir.

« Allô ? répéta-t-elle.

— Bonjour, répondit une voix d'homme. Vous ne me connaissez pas, je m'appelle Simon. Il faut que je vous parle !

— À une heure et demie du matin ? ! s'emporta Stéphanie.

— S'il vous plaît, c'est très important !

— C'est à quel sujet ?

— C'est à propos de moi.

— Je vous écoute, répondit Stéphanie après quelques secondes d'hésitation.

— Comme je viens de vous le dire, je m'appelle Simon. J'habite à Amplepuis, une petite ville à une soixantaine de kilomètres de Lyon. Il y a treize ans, j'ai épousé une femme remarquable, douce et affectueuse : Magali. Ensemble, nous avons eu une fille prénommée Lise et...

— Loin de moi l'idée de vous vexer, l'interrompt Stéphanie, mais je ne vois pas en quoi le récit de votre vie pourrait m'intéresser.

— Mais j'ai besoin de parler de mes problèmes à quelqu'un !

— Il y a des psychologues pour ça !

— Vous avez pas fini de vouloir tous me foutre chez un psy ! » vociféra Simon.

Stéphanie, effrayée par la violence que manifestait cet homme, allait raccrocher le combiné mais, sans trop savoir pourquoi, elle s'en abstint.

« Écoutez, monsieur Simon Je-ne-sais-qui, s'emporta-t-elle, la prochaine fois que vous me crierez dessus comme ça, je n'hésiterai pas à raccrocher !

— Non ! Je vous en prie ! Excusez-moi, je vous jure que je ne recommencerai pas ! Mais ce qui m'est arrivé est tellement horrible ! La police m'a déjà conseillé de consulter un psychiatre, alors...

— La police ? ! fit Stéphanie, interloquée.

— Oui, mais ne vous inquiétez pas ! Je ne suis pas un assassin. »

La jeune femme entendit quelques reniflements suivis de gémissements à l'autre bout du fil.

« Vous pleurez ? Mais que vous est-il donc arrivé ? »

Il y eut quelques secondes de silence. Stéphanie éprouvait de la pitié envers cet homme qui, désespéré et ne sachant vers qui se tourner, avait composé un numéro de téléphone au hasard afin de se confier à la personne qui décrocherait.

« Tout a débuté il y a quelques mois, reprit Simon. Comme je vous l'ai dit, mon épouse, décédée il y a deux ans, et moi-même avions une adorable fille du nom de Lise qui a eu quatre ans en janvier. C'est à cet âge qu'elle a commencé à avoir peur du noir.

— Mais tous les enfants ont peur du noir ! s'exclama Stéphanie.

— Oui, mais je me suis mal fait comprendre. Elle n'avait pas peur du noir à proprement parler, mais de quelque chose qui était dans le noir ! Elle prétendait qu'un monstre vivait dans sa chambre la nuit pour lui faire du mal. Mais je ne l'ai pas écoutée. Tous les enfants pensent qu'un monstre habite leur chambre pendant la nuit. Le lendemain de ses quatre ans, j'ai reçu un appel m'annonçant la mort de mon oncle Édouard.

— Je suis désolée, fit Stéphanie. Je vous présente toutes mes condoléances.

— Il ne faut pas, répondit Simon. Cela fait déjà plusieurs mois qu'il est décédé. C'était le jour de l'anniversaire de ma fille, alors qu'il était en prison.

— En prison ? Qu'avait-il fait pour être condamné ?

— Il a sauvagement assassiné huit petites filles après les avoir violées.

— Oh mon Dieu ! lâcha Stéphanie. Comment peut-on commettre un tel acte ? C'est inhumain !

— Bref, continua Simon. Les obsèques de mon oncle Édouard ont eu lieu trois jours plus tard sans qu'aucune larme ne soit versée. Les semaines ont passé. Et chaque nuit, Lise hurlait de peur à cause d'un supposé monstre qui dormait dans son placard. Toutes les nuits, je devais me lever pour la rassurer. Évidemment, j'avais beau regarder dans tous les coins de la chambre, je ne découvrais rien qui pût expliquer cette peur panique. Mais un matin, alors que je prenais mon café, ma fille est descendue de sa chambre et... »

Stéphanie entendit Simon fondre en larmes.

« Oui ? Que s'est-il passé ? l'encouragea-t-elle. Racontez-moi !

— Je n'oublierai jamais cette... vision... cauchemardesque, articula Simon. C'était si... affreux !

— Mais quoi donc ?

— Lise ! Sa chemise de nuit était toute tachée de sang ! Ses yeux exorbités étaient figés dans une expression de terreur intense ! Elle marchait tel un zombi, le regard perdu dans le vide. Puis l'expression de son visage changea. Il était devenu froid et accusateur. Je ne reconnaissais plus le visage de mon enfant !

“C'est ta faute”, m'a-t-elle dit d'une voix fantomatique. “C'est ta faute.”

« Effrayé, je l'ai prise dans mes bras pour la mettre sous la douche. Tandis que je la déshabillais, elle continuait de m'accuser. En fait, elle ne parlait pas vraiment. On aurait plutôt dit qu'elle chantait une mélodie.

“C'est ta faute. C'est ta faute. C'est à cause de toi.”

« Il n'y avait aucune énergie dans sa voix. Comme si ces mots ne provenaient pas de son cerveau mais de sa seule bouche. Ses lèvres, qui avaient pris une teinte violette, remuaient à peine.

“Comment ça, c'est ma faute ? lui ai-je demandé, paniqué. Mais qu'ai-je donc fait ?”

“Sur Édouard tu n'as pas pleuré”, a-t-elle chantonné.

“Édouard ? Mais qui t'a parlé de lui ?”

— Elle ne connaissait pas votre oncle ? demanda tout à coup Stéphanie.

— Non. Comment voulez-vous expliquer à une fille de quatre ans que son grand-oncle est en prison parce qu'il a tué des filles de son âge ?

— Oui, vous avez raison. Reprenez votre histoire.

— "Qui t'a parlé d'Édouard ?" lui ai-je demandé.

« C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que je criais, que je la secouais comme un forcené, bien qu'elle n'eût pas l'air de réagir. J'ai baissé la voix d'un ton pour ne pas l'effrayer davantage. Puis sa plainte a changé. Vous connaissez cette chanson : *Au clair de la lune* ?

— Bien sûr, répondit Stéphanie. Aussi étonnant que cela puisse paraître, j'ai été enfant, moi aussi !

— Eh bien, la mélodie que chantait ma fille avait le même air. Seules les paroles différaient.

— Et quelles étaient ces paroles ? »

Stéphanie entendit Simon se racler la gorge avant de chanter d'une voix sourde et sépulcrale :

*Du fond de ma tombe*

*Je t'ai observé*

*Fini la pénombre*

*Je viens t'éclairer.*

*On peut cesser d'jouer.*

*Fini d'rigoler.*

*T'as perdu la partie*

*Et ta fille aussi.*

*Du fond de sa tombe*

*Édouard vient s'venger.*

*Et il peut affirmer*

*Que ça va saigner.*

« Elle a continué de psalmodier pendant que je la douchais. J'ai nettoyé ses draps en essayant de comprendre comment elle avait fait son compte.

« C'est alors que j'ai vu la marque sur le matelas.

— Quelle marque ?

— C'était un signe tracé avec du sang. Il représentait un 6 avec, dessiné dans la boucle du chiffre, un triangle. Et dans ce triangle, il y avait un É.

— Un É? fit Stéphanie, qui ne comprenait pas où voulait en venir Simon.

— Oui. Un É. Comme Édouard. C'était le symbole que mon oncle avait tracé sur le corps de ses victimes après les avoir sauvagement assassinées.

— L'oncle Édouard? Celui qui est décédé en prison?

— Celui-là même. Et tout concordait. D'après le médecin, il est mort le cinq janvier, date à partir de laquelle ma Lise a commencé à se plaindre qu'un monstre venait dans sa chambre.

— Vous voulez dire que l'esprit de votre oncle hantait votre maison? demanda Stéphanie en essayant de ne pas rire.

— Exactement! Vous pensez bien que j'ai immédiatement pris ma fille dans mes bras et que je l'ai emmenée chez mon voisin pour qu'elle y passe la nuit.

— Évidemment, ironisa Stéphanie. C'est tout naturel.

— Et la nuit suivante, je me suis allongé dans le lit de ma fille. »

La voix de Simon devint alors plus grave, plus mystérieuse.

« J'ai attendu, attendu. Puis, tout à coup, le plancher s'est mis à craquer, comme si quelqu'un marchait dans le couloir. J'ai senti un courant d'air froid. Froid comme la mort. J'ai attendu ainsi plusieurs minutes dans la pénombre.

« Tout à coup, un bruit m'a fait sursauter : trois petits coups très faibles frappés à la porte. Puis le silence. Au bout de quelques secondes, on a frappé de nouveau. On aurait plutôt dit des grattements, comme si la personne de l'autre côté de la porte était trop faible pour frapper.

« Soudain, la porte de la chambre s'est ouverte et une ombre est apparue dans l'encadrement. Oh mon Dieu! Ce n'était pas mon oncle Édouard comme je m'y attendais mais... ma douce Lise!

« Lise? ai-je fait, étonné. Qu'est-ce que tu fabriques ici? Je t'avais dit de rester chez le voisin! »

« Elle m'a répondu d'une voix glaciale et grave. Une voix sortant d'outre-tombe que je n'ai eu aucun mal à reconnaître malgré son changement d'intonation : celle d'Édouard!

« Tu n'as pas compris? hurlait la voix. Tu es plus stupide que je ne l'aurais imaginé! »

«J'étais terrorisé. Devant moi se trouvait ma fille, c'était bien son corps. Mais ses yeux injectés de sang exprimaient une folie meurtrière. Son visage violacé par endroits me donnait la chair de poule. Un filet de sang coulait de son œil droit jusqu'à ses lèvres. Et cette voix d'homme. Cette voix si cruelle.

"Ta fille est morte ! me disait-elle. Je l'ai tuée hier. Et maintenant, moi, Édouard, je vis en elle ! Tu vois, même la mort ne m'a pas fait oublier ! Je me souviens de tout, Simon ! Tu ne peux rien contre moi !"

"Va-t'en ! ai-je hurlé. Sors du corps de ma fille !"

"À quoi bon ? a-t-il lancé. Ta fille est morte. Autant qu'une âme réside dans son corps, même si ce n'est pas la sienne !"

« Les petites jambes de ma fille ont fait un pas de plus en avant, se rapprochant de moi.

"Tu as raison sur un point : je vais quitter ce corps. Mais avant, je vais te tuer. La police pensera que tu as tué ta fille et que tu t'es suicidé ensuite !"

"Mais pourquoi fais-tu tout ça ?" lui ai-je demandé.

"Pourquoi ? Tu n'en as pas la moindre idée ? Vraiment ?"

"Je ne t'ai jamais fait de mal, Édouard."

"Non, bien sûr que non ! Tu m'as seulement envoyé en prison ! Ordure !"

"Quoi ? Mais... Mais qu'est-ce que tu racontes ?"

"Qu'est-ce que tu imaginais ? Que je ne saurais jamais que c'est toi qui as dit aux flics où se trouvaient les corps des fillettes ? J'avais confiance en toi ! Tu étais dans la combine comme moi ! Tu étais bien content de profiter de ces filles pour assouvir tes impulsions sexuelles !"

"Mais tu les as tuées, Édouard !"

"Et non seulement tu m'as balancé à la police, mais en plus de ça, tu t'es tapé ma femme pendant que j'étais en tôle !"

"Magali ne t'aimait plus."

"Ma pauvre Magali, qui est morte aujourd'hui. Et si elle était restée près de moi, elle serait encore vivante ! C'est toi qui l'as tuée dans cet accident de voiture !"

« J'avais peur. J'étais terrifié. Il avait un couteau de cuisine dans sa main en décomposition. »

Il y eut un long silence.

« Et ensuite ? demanda Stéphanie désirant à tout prix connaître la fin de cette passionnante histoire de revenant.

— “Prends le téléphone”, m’a-t-il ordonné. Je me suis exécuté immédiatement. “Appelle quelqu’un, n’importe qui. Et raconte-lui toute ton histoire. Tout ce qui s’est passé.” J’étais affolé, terrorisé. Mon premier réflexe a été d’appeler la police. Mais ils m’ont conseillé d’aller voir un psychiatre. Ensuite, j’ai composé un numéro, au hasard. Il s’est trouvé que c’était le vôtre.

« En ce moment même, je vois le corps de ma fille lever le couteau de cuisine au-dessus de sa tête. Ses petites mains frêles sont devenues des mains d’homme, fortes. Ses lèvres expriment une joie intense. Elle abat son arme... »

Stéphanie entendit un bruit sourd dans l’appareil. Puis plus rien.

« Allô ? Allô ? Simon ? Mais répondez, voyons ! »

Puis elle entendit le bruit d’une fenêtre qui claquait, suivi d’un étrange murmure. Un murmure qui lui glaça le sang :

« Vengeance. »